

MOHAMED LAKHDAR MAOUGAL (*)

Champ linguistique algérien et mondialisation

1. L'ALGERIE, TERRE D'UN PLURILINGUISME HISTORIQUE QUI A FAÇONNE SON HISTOIRE.

La pluralité des usages linguistiques sur un même territoire et en un même temps est un signe de vivacité voire d'intensité des différents échanges entre les hommes. Que ces échanges soient évidemment linguistiques, n'empêchent nullement qu'ils se fassent aussi, en bien d'autres sphères, comme l'économie par la circulation des biens et des produits, comme la politique par la diplomatie partenaire, comme la culture par les influences mutuelles des créations et des productions. Mais la pluralité des usages linguistiques ne signifient pas pour autant la liberté, l'égalité, la solidarité et partant la coexistence et l'échange dans le respect réciproque. Elle peut être cependant un indice de situations plus ou moins conflictuelles.

Dans notre pays, comme nous l'écrivions il n'y a pas encore si longtemps:

«...Le problème des langues est devenu autre chose qu'un enjeu politicien électoraliste. C'est un problème très sérieux d'avenir, un problème vital. Malheureusement, le constat c'est qu'en l'absence d'un bilan rigoureux et honnête de la politique d'arabisation depuis trente ans, il est impossible d'évaluer les chances de faire promouvoir et progresser le plus vite possible la ou les langues de notre nation vers des besoins en adéquation avec les contraintes de modernité et d'insertion digne et autonome dans la mondialisation. Et ce qui est valable pour la langue arabe, est valable pour la langue tamazight et l'est tout aussi pour les langues étrangères en usage chez nous. Les langues chez nous sont encerclées dans un carcan lui-même tributaire d'un projet de société obsolète et suicidaire. Elles ne sont pas modernes ou archaïques en elles-mêmes, elles le sont en fonction des orientations des usages auxquels on les destine. La langue arabe est prédestinée encore aux usages de la mythologie sacrée et aux stratégies de verrouillage idéologico-politicien. La langue tamazight se débat dans des problèmes de reconnaissance de statut, et les langues étrangères sont reléguées à assurer tactiquement (momentanément) un lien avec le monde technologique et commercial. C'est cette distribution fonctionnelle tacticienne qui laisse s'imposer une réalité d'une grande insécurité linguistique. Le cadre qui se forme en langue étrangère a conscience que ses responsabilités sont programmées pour un temps, au bout duquel il

devra laisser la place à quelqu'un d'autre, peut-être moins compétent mais en tout cas plus conforme au profil attendu».(Maougal,2000)

Le problème linguistique en Algérie n'est pas un problème nouveau. Terre de destination de nombreuses entreprises de conquête et d'invasions, l'Algérie a vu déferler sur son sol pas moins d'une dizaine de langues venues se sédimenter sur la plus ancienne langue attestée: l'amazigh. Les langues introduites par des phénomènes multiples au rang desquels l'expansion et la conquête, auront joué les rôles de premier ordre, aussi longtemps qu'elles furent en usage, ces langues ont laissé peu ou prou des traces dans la langue devenue plus tard l'idiome majoritaire en usage, chez nous, l'arabe vernaculaire. Mais dans la mesure où cette langue vernaculaire était surtout d'un usage populaire et non savant, elle était essentiellement orale et partant non uniformisée, non standardisée, non normée. De ce fait, elle ne peut constituer à ce jour, en l'absence des documents écrits anciens, un fond sociolinguistique commun pouvant servir à établir sur des bases fiables l'histoire linguistique de notre pays et traduire donc dans les faits linguistiques les péripéties des évolutions et des transformations que cette langue aura connues.

Or, les multiples et les différentes conquêtes dont l'Algérie aura eu à souffrir furent à leur manière et en leur temps des phénomènes qui auront quelque peu ressemblé, toute proportion gardée, au processus actuel de mondialisation dans la mesure où l'Algérie, hier comme aujourd'hui, fut agressée par une réalité qui s'était imposée à elle et qu'elle n'avait pas choisi, encore moins appelé de ses vœux. Les différentes conquêtes, y compris celle arabo-islamo ottomane qui durera plus de douze siècles avec, il est vrai, des différences notoires entre les premières conquêtes qui se soldèrent presque toutes par la constitution à plus ou moins court terme de royaumes amazigho - musulmans, ayant vécu dans la prospérité et dans le trouble par intermittence, et les secondes conquêtes à la faveur d'un appel au secours face à la menace ibérique qui se soldera par la mise sous tutelle de notre pays sous le commandement de janissaires à la solde de la Sublime Porte. Cette seconde version sera le véritable prélude à l'implacable logique de mondialisation par le fait de la course, devenue selon les experts une spécialisation rentière dans laquelle notre pays sera cantonné au profit de l'Empire ottoman. Qui plus est, l'activité économique et politique centralisée à Alger et mise en relation faiblement interactive avec le monde extérieur à partir du diwan d'Alger, jetait les jalons d'une logique des échanges où l'extraversion des réseaux des échanges devenait de manière inexorable une mécanique d'appauvrissement du potentiel économique du pays en même temps qu'elle prenait figure d'un renforcement du mécanisme de rente et de spoliation qui conduisait petit à petit le pays à la ruine, avec l'abandon de l'intérieur du pays et la spécialisation poussée du littoral côtier. Cela est confirmé par les historiens qui notent alors l'existence de véritables communautés de gens de la mer qui viennent s'installer dans les ports algériens prêtant leurs services tant pour la construction et la réparation navales que pour la course et la piraterie aussi exaltantes en apparence qu'intéressés en réalité. Cette communauté multiethnique,

multiconfessionnelle, multilingue s'impose petit à petit par ses savoir-faire, en l'occurrence dans tout ce qui a un rapport direct ou indirect avec les métiers de la mer. Les linguistes, pour caractériser ces communautés aux parlers instables et multicolorés parlent de «lingua franca», un mélange sans dosage précis d'usages de parlers maltais, d'espagnol, de catalan, de portugais, de français, de corse, de sarde, d'italien, de croate, de grec, de turc etc.... Ainsi l'économie de course et de rente avait-elle créé un champ linguistique polymorphe avec pas moins d'une douzaine de parlers ou de substrats de parlers qui posaient petit à petit les jalons d'une langue internationale. Celle-ci n'aura pas survécu à la course. La conquête coloniale ayant dispersé tout ce monde de picaros, d'aventuriers de sac et de corde.

Le nouveau déversement des colons qui prennent les places des aventuriers de la course allait se faire cette fois-ci de manière plutôt contrôlée, organisée, planifiée. Ce que n'avait pas imposé le deylicat affairé à amasser les entrées des prises et les prélèvements des impôts et taxes plus que d'organiser le pays et les métiers, la colonisation allait prendre le temps de le faire et de rationaliser l'exploitation du pays, biens et hommes. Cette rationalisation appelait aussi, pour des besoins d'administration et de contrôle, une homogénéisation linguistique par bipolarisation des sociétés en présence: la société indigène colonisée avec son économie, avec ses langues et avec ses cultures et la société colonisatrice avec son économie et avec surtout sa langue: la langue française. A partir de la conquête coloniale, celle particulièrement qui se singularise par une occupation de la terre et par l'implantation d'un peuplement étranger exogène, la dynamique de l'expansion jouera dans un autre sens que celui traditionnel de la diversification plus ou moins grande des échanges divers. La colonisation de peuplement va développer une logique économiquement et socialement monopolistique et linguistiquement et politiquement jacobine. La réarticulation de la colonisation sur une logique monopolistique au seul profit du colonisateur allait faire entrer l'Algérie dans un système quasiment protectionniste où les échanges seront dorénavant régis par les flux de la société colonisée vers la société colonisatrice et inversement: La société colonisée allait être spécialisée dans la fourniture de produits vivriers ou à valeur ajoutée réduite (matières premières, agrumes, céréales etc...) et de main d'oeuvre à bon marché et la société colonisatrice allait trouver un débouché assuré à sa production et pour la circulation obligée de ses marchandises et ses produits finis. Pour ce qui est des usages linguistiques, la langue de colonisation s'impose de par la loi du marché, de l'administration, du contrôle et grâce surtout aux institutions (écoles ,hôpitaux, état civil, etc...). Le paysage linguistique colonial se polarise. Il y a le pôle de la langue officielle hégémonique, la langue française, et le pôle plus éclaté et diversifié des langues étrangères parlées par les colons d'une part, et des langues autochtones parlées par les colonisés indigènes d'autre part. Cette polarisation traduira, dans les faits, le système linguistique coloniale construit sur une langue dominante, épine dorsale de l'Etat colonial et sur une disparité d'usages linguistiques évoluant au gré des

conjonctures et dans une logique d'aménagement linguistique plus ou moins directif.

2. LES AVATARS DE LA PRE-MONDIALISATION COLONIALE.

A la suite de la conquête française, le champ linguistique et littéraire algérien va connaître cette fois-ci un processus diffractonnaire important et fort significatif.

L'implantation d'une colonie de peuplement et l'intensification des échanges entre la métropole et la colonie voient apparaître progressivement, sur le sol algérien, des formes d'expression propres à la France continentale. La langue et la littérature qui prennent naissance sur le sol algérien mais dans des formes d'expression propres à la société française francophone vont se calquer et se modeler sur les modes d'expression de la langue et de la littérature françaises tout en intégrant pour les besoins de la veine exotique et touristique, des cachets folkloriques aux contours et aux objectifs multiples et divergents. Des formes, des genres, des registres d'usages linguistiques et littéraires multiples et variées voient le jour.

D'abord la littérature exotique de voyage et de reportage, entièrement écrite en langue française et destinée à un public français métropolitain. De Flaubert l'anticonformiste au sensualiste Gide en passant par l'expressionniste Fromentin, par le réaliste Maupassant, par l'impressionniste Delacroix et même par le talentueux polémiste anticolonialiste Daudet, cette première littérature donne à voir le pays surtout, et subsidiairement ses hommes, surtout les autochtones qui seront niés par les écrivains colonialistes comme Louis Bertrand et Randau, totalement effacés par Camus entre les deux guerres et assassinés par son fils spirituel Meursault à la libération. Les autochtones dans cette forme d'expression n'ont pas de voix, ne parlent pas, n'écrivent pas. Pourtant ils sont là, motifs littéraires et arguments folkloriques d'idiomes désarticulés.

La mise en lumière viendra progressivement avec l'Ecole solaire d'Alger autour de Gabriel Audisio, qui reprend en l'amplifiant la thématique fromentine, Emmanuel Roblès, Jules Roy, Max-Pol Fouchet, et surtout Henry Kréa et Pélegri qui prendront fait et cause pour l'indépendance de l'Algérie et jetteront les bases d'une autonomisation anticoloniale de l'intérieur de la citadelle colonialiste, tous ceux-là qui tentent chacun à sa manière de démentir Sysiphe, de ramener Eurydice à la lumière, et de réchauffer au soleil bienfaisant une Algérie martyre de la conquête et de la barbarie coloniales.

L'insolation de Meursault l'interdit de parole et l'assassin de l'Arabe anonyme et muet sur une plage du Sahel algérois, et la révolte des «damnés de la terre», dans les rues de Sétif, de Kherrata et de Guelma le 8 mai 1945, le jour même de la libération, et la fin du fascisme raciste, vont donner jour à une explosion d'expressivité revendiquée sourdement, contenue difficilement, mais qui émerge dans la cohue des manifestations de la liberté et de la dignité. La littérature authentiquement algérienne prend alors naissance «dans la gueule du

loup» comme le soulignera très justement Kateb Yacine. Paradoxalement cette naissance est en même temps une annonce d'une mort, d'une fin, d'un terme mis au règne sans partage du monopole de l'expression francophone qui a capté pour lui seul l'Algérie et l'algérianité dans un système algérianiste sans les Algériens.

La voix algérienne est polyphone et polychrome. Jean Senac rend à l'algérianité son insularité et son ensoleillement repris et amplifiés par le poète Djamel Amrani. Kateb Yacine reconstruit la mythologie nationale dans une épopée historique et légendaire traversant les âges et bousculant les stèles pour ressusciter les morts et les inciter à la reprise des combats pour venger les ancêtres et se venger de leurs défaillances et défaites. Mouloud Mammeri réenracinant l'Algérie dans la tradition méditerranéenne redonne à Prométhée son refuge à Tasga, le piton rocheux accroché et somnolant sur la colline oubliée. Mouloud Feraoun parle, avec une force de caractère tranquille, d'une vie simple qui dit toute la complexité de la situation coloniale et qui se projette dans une vision sur un avenir problématique. Mohamed Dib raconte la saga d'une famille en un lieu de chute qui est aussi un haut lieu de renaissance à la vie et au vitalisme. Trois figures de père fondateurs de la nation bafouée voient le jour presque concomitamment: Jughurta l'éternel, Youghourta le sage et l'Emir Abdelkader chevalier de la résistance anti coloniale et figure emblématique légendaire du patriotisme. La vaillance du peuple lui est restituée par les chants de décembre et de la colombe (El Goumri) avec Bachir Hadj Ali. Même rendus timorés par le problème de l'expression prise au piège de la gueule du loup, des poètes et des romanciers à l'instar de Malek Haddad ou moins traqués par ce syndrome comme Henri Kréa et Anna Greki, engagent la langue française, «butin de guerre», comme un militant volontaire au service de la libération d'un peuple que sa nation locutrice d'origine opprime. Ces écrivains nationalistes, tel Prométhée, subtilisent sa langue au colonisateur et la retournent efficacement contre lui. La langue française est ainsi légitimement captée et intégrée comme langue du nationalisme, après avoir été longtemps une langue anti-colonialiste (Diderot, Voltaire, Daudet, Delacroix).

Forçant les portes du doute inoculé par les défaites séculaires successives, et abreuvée aux sèves d'un vitalisme réformateur et régénérateur, la littérature algérienne d'expression arabe reprend son souffle et profite de la nouvelle technologie de l'impression pour refaire peau neuve et rompre avec le carcan traditionnel et traditionaliste de la répétition et du modèle canonique. Les nouvelles formes européennes adaptées et adoptées par les talentueux littérateurs turcs (du XIX^e siècle) et égyptiens (du XX^e siècle) mariées souvent avec sagacité et finesse aux formes traditionnelles des séances (maqamat du IX^e-X^e et du XII^e siècle de Badi' Ezzaman Al Hamadhani et d'El Hariri), viendront après mai 1945, rompre la monotonie des travaux semi-académiques et parfois indigestes de l'historicisme identitaire idéologisé (Tewfiq Madani et Embarek El Mili) avec une verve de haute volée d'intelligence et de goût (Houhou pastichant le célèbre dramaturge égyptien Tawfiq El Hakim).

Dans cette effervescence, les langues populaires ne seront pas en reste. Leurs contributions vont se manifester avec beaucoup de bonheur dans le théâtre (Allalou, Rouiched, Ksentini, Touri, Bachtarzi, Hilmi), dans le chant satirique (Touri, Ksentini). Une nouvelle technologie permettra une revivification de la culture algérienne, toutes formes et tous genres confondus: la radiophonie d'abord, la télévision ensuite, relayées par les maisons d'enregistrement et d'édition). Petit à petit la culture populaire se défragilise, assurée de sa pérennité par des modes et des moyens de conservation et de diffusion qui lui donneront véritablement et légitimement une dimension nationale réelle et indiscutable.

3. LE REPLIEMENT NATIONALITAIRE DANS LE DUALISME EXPRESSIF.

L'indépendance de l'Algérie accentuera dans un premier temps ces effets bénéfiques. Le cercle des créateurs est vite élargi dans tous les domaines et la production culturelle connaît un formidable essor que viendront renforcer le cinéma et les maisons nationales d'édition et de distribution. Toute une infrastructure culturelle est mise en chantier avec un grand enthousiasme.

Pendant la première décennie de l'indépendance, l'expression culturelle est très diversifiée avec cependant une certaine prédominance francophone surtout dans les productions littéraires, cependant que dans les productions de masse comme le cinéma et le théâtre, les langues algériennes sont particulièrement performantes; le parler arabe, surtout, y est quasiment hégémonique (sauf dans les productions universitaires, voire scolaires).

Le journalisme et l'activité journalistique vont servir à poser et à exposer les grandes questions de l'heure qui ne tarderont pas à être détournées des problèmes de fond pour être noyées en des questions essentiellement formelles (le linguistique et l'idéologique vont primer sur l'esthétique et le culturel). Des écrivains culpabilisés à l'instar de Malek Haddad, déposent leur plume et arrêtent toute production dans la langue du colonisateur. Des textes de lois et de règlements vont régir les productions cinématographiques et théâtrales et les mettent en demeure de se conformer au projet de remodelage de la société dans une perspective d'idéologie d'authentification.

La langue populaire des zones amazighophones est bannie de toutes manifestations culturelles et scientifiques et est reléguée à l'expression folklorique de la chanson essentiellement kabyle. Le patrimoine amazigh est revivifié grâce au travail généreux et dévoué de Mouloud Mammeri qui reprend avec un souffle plus large et plus impétueux le travail engagé avant lui par Boulifa et Feraoun sur les Isfras du poète populaire Mhand Oumhand. Cependant que d'autres ethnologues s'intéressent à la poésie kabyle, aux contes et légendes ainsi qu'à la chanson populaire, surtout celle de l'émigration. En ce sens le travail méticuleux et exaltant de Farid Mammeri avec ses émissions

radiophoniques sur le patrimoine du chant de l'émigration suscite un grand intérêt et redonne vie et goût à l'expression poétique de l'exil. Un théâtre en langue amazigh voit le jour, surtout en exil, chez des jeunes émigrés. le chant populaire devient véritablement un socle de référencement national qui influence bien des auteurs, des poètes, des nouvellistes et surtout de jeunes talents qui se lancent dans le chant.

La langue arabe parlée est à son tour progressivement bannie des média lourds (radio, télévision, édition d'ouvrages et édition de presse). La cassure, entre l'institutionnellement légitime et le populairement pratique et opératoire, va entraîner un inexorable mouvement de déliquescence et de médiocratisation. Le génie algérien s'étiolo petit à petit dans le formalisme.

Références bibliographiques

Turin Y. 1970. *Les affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, Maspéro, Paris.

Taleb K. 1992. *Les Algériens et leurs langues*, Dar Hikma, Alger

Maougal M.L. 2000. *Langages et langues, entre tradition et modernité*, Marinoor Alger.

Notes

(*) Docteur d'Etat en linguistique, Maître de conférence - Faculté des lettres et des langues, Chercheur associé au CREAD Université d'Alger.